

Intelligence artificielle : les machines sont-elles nos amies ?

ChatGPT a fait prendre conscience d'une révolution civilisationnelle. Entre opportunités créatives et peur d'une obsolescence de ses métiers, le monde de la culture a le cœur qui balance

ENQUÊTE

On essaye de ne pas avoir peur...», glisse la voix (française) de Steve Carell. Depuis quarante ans qu'il est un pilier du doublage, Constantin Pappas en a vu, des révolutions technologiques : bobine de 35 millimètres, vidéo, numérique... Mais, pour la première fois cet été, il s'est dit qu'il ferait bien de réactiver son projet de chambres d'hôte à la campagne. La faute à l'IA, l'intelligence artificielle. Traduction immédiate automatisée, acteurs aux visages rendus éternels, duplication de figurants, scénarios que l'on fait composer par l'algorithme...

« Nous allons être les témoins, prédit Jean-François Bonnefon, directeur de recherche en psychologie cognitive à la Toulouse School of Economics, d'un bouleversement dans la culture humaine qui, en termes d'importance, est l'équivalent du retour des explorateurs de Chine au temps de Marco Polo, les bras chargés de nouveautés comme la

monnaie papier, et de l'invention de la presse imprimée par Gutenberg... Tous les grands chocs de culture qu'a connus l'histoire européenne vont être concentrés en quelques années. »

On l'a vu avec les cinq mois de grève qui ont mis Hollywood à l'arrêt, le monde de la culture est sens dessus dessous face à l'obsolescence programmée de ses métiers. « La seule chose, cherche à se rassurer Constantin Pappas, c'est que si l'on dit à Robert De Niro : "Votre voix va être exploitée dans 37 pays en 37 langues", je ne suis pas sûr qu'il accepte. Ou alors il risque de demander une somme si phénoménale que le doublage restera une solution plus économique. »

L'arrivée sur le marché de ChatGPT au début de l'année a été une prise de conscience. Cet automne, pas un festival de cinéma, pas une réunion d'éditeurs, pas un raout musical qui n'affiche une table ronde sur l'intelligence artificielle. Et partout le mot revient, lancinant : « remplacement ». Le parallèle avec les diatribes d'un Renaud Camus ou d'un Eric Zemmour n'est pas fortuit. La civilisation serait me-

nacée cette fois par l'avènement d'un monde d'algorithmes. « La peur d'une culture dont on pense qu'elle nous menace, même s'il s'agit de stéréotypes ou de préjugés, est encore accentuée avec l'IA, parce que personne ne sait vraiment à quoi ça ressemble la culture des machines. Et cette inquiétude-là n'arrive à s'accrocher à rien », souligne Jean-François Bonnefon.

Les économistes technophiles ont beau prédire que l'IA va également créer des emplois, selon la théorie de la destruction créatrice de Schumpeter, la peur est là. D'autant que ce ne sont plus cette fois les métiers d'exécution qui sont ciblés, mais les métiers de décision ou de création, que les générations précédentes avaient privilégiés, qui nous semblaient les plus inextricablement humains... Et derrière cette peur se profile un sentiment de remplacement beaucoup plus profond et sourd : celui de l'être humain en tant que tel. L'extinction de l'espèce.

« UNE PEUR ARCHAÏQUE »

Dans sa jeunesse, le Britannique Samuel Butler (1835-1902), qui fera plus tard profession d'écrivain, s'en alla élever des moutons en Nouvelle-Zélande. Il y resta cinq ans. Isolé, ayant fait de *L'Origine des espèces*, de Charles Darwin, son livre de chevet, ce fils de pasteur envoya alors plusieurs lettres, sorte de plaidoyers évolutionnistes, au journal local, que Darwin lui-même republiera plus tard : « Nous créons nos propres successeurs », écrit Samuel Butler. *L'homme deviendra pour les machines ce que le cheval et le chien sont à l'homme.*

« Tout cela fait écho à une peur archaïque liée au décentrement. Tour à tour, les théories de Copernic ou de Darwin ont accompli des révolutions en déplaçant l'homme du centre de notre univers symbolique », décrypte la polytechnicienne Laura Chaubard, qui a elle-même longuement travaillé sur l'intelligence artificielle au ministère des armées avant de diriger aujourd'hui l'école dont sont issus des bataillons de scientifiques qui construisent les algorithmes de demain. « ChatGPT est un monstre de foire, observe-t-elle. Parce qu'il simule la performance humaine sur des tâches complexes qui touchent au langage, donc à la pensée, et à l'image, donc à la créativité, il est normal qu'il fasse peur. »

Même si tout le monde s'accorde à rappeler – à l'instar de la philosophe Catherine Malabou, élève de Jacques Derrida, autrice de *Métamorphoses de l'intelligence. Que faire de leur cerveau bleu?* (PUF, 2017) – qu'il n'y a pas, tapie derrière le rideau des supercalculateurs, « une » IA omnipotente, mais des algorithmes rêvés, instruits, manœuvrés, par des humains. « Qu'il y ait une inquiétude, c'est légitime, remarque



« D'UN POINT DE VUE PSYCHOPATHOLOGIQUE, L'IA EST UN AUTISTE ASPERGER »

MICHAEL STORA
psychanalyste

la philosophe. Mais là, on passe à quelque chose de complètement délirant. Les gens voient ce qui se passe comme une épidémie. Il y a quelque chose qui tient de la théorie du complot. »

Auteurs de l'ouvrage *Le jour où les robots mangeront des pommes* (Editions Petra, 2011), inspiré des travaux du Japonais Hiroshi Ishiguro et de son robot star conçu à son image, l'anthropologue Emmanuel Grimaud et l'artiste Zaven Paré ont eux-mêmes créé en Inde un robot opéré à distance représentant le dieu Ganesh, avec lequel le public était invité à dialoguer. Une manière critique et décalée d'analyser le transhumanisme dont Emmanuel Grimaud narre l'expérience dans *Dieu point zéro* (PUF, 2021) : « L'intérêt de l'IA, c'est ce trouble qu'elle met, ce grand moment de remise en question. Un robot qui regarde nous fait reprendre de zéro ce qu'est la vision ; un robot qui fait l'amour, ce qu'est la sexualité ; sur la guerre pareillement : qui est tueur ? »

A quoi juge-t-on le progrès ?, s'interroge l'anthropologue. Le philosophe Gilbert Simondon (1924-1989) mesurait, rappelle-t-il, le progrès à l'aune de la part d'humain que la technologie favorise contre celle qu'elle diminue, de ce qu'elle nous apporte ou nous retire. Paradoxe amusant : de même qu'en bousculant la représentation du monde, la photographie a été une révolution politique, de même le cinéma, qui crie aujourd'hui casse-cou

face à l'IA, a été « une des premières technologies à avoir externalisé l'imagination. Peut-on dire que cela l'affecte ou la renforce ? », s'interroge le chercheur, pour qui « il faut arriver à démonter le mythe du grand remplacement comme celui de la grande coopération. Le règne des machines qui n'ont pas besoin de nous pour exister, mais se nourrissent de nous comme les parasites se nourrissent de leurs hôtes, une guerre des espèces, est un mauvais paradigme en ce qu'il nous détourne de ce qu'il y a d'humain dans les machines. »

Car, au fond, qu'est-ce qui nous différencie ? « Je dirais que c'est une question en suspens, sourit Jean-François Bonnefon, à Toulouse. A chaque fois que la machine fait un progrès, il y a toujours quelqu'un pour dire : ça, ce n'est pas spécifiquement humain, ce n'est pas de l'intelligence réelle... C'est comme s'il y avait besoin de le répéter à chaque fois. » Pour se rassurer ?

COÉCRIRE UN SCÉNARIO

Le concept d'intelligence lui-même est relativement récent. En tant que catégorie scientifique, il naît au XIX^e siècle et se concrétise en 1905 avec le test de Binet-Simon, élaboré pour analyser et comprendre les retards de développement d'enfants scolarisés. Si, au début du XX^e siècle, on s'écharpe pour savoir si l'intelligence est acquise ou innée, cherchant un « gène g » que l'on ne trouvera jamais, le psychologue Jean Piaget – et la théorie constructiviste – tranchera en affirmant que l'intelligence se bâtit à partir d'un inné en absorbant des connaissances et en s'y adaptant. Le *deep learning*, l'apprentissage, est précisément le mécanisme de l'intelligence artificielle.

Ainsi, on a trouvé la parade : l'émotion. Voilà au moins une chose que l'IA n'a pas. Vraiment ?

« Une émotion est une réaction biologique qui passe par des hormones, un état physiologique, des neurotransmetteurs... Une machine n'est pas tout ça. Elle n'a pas peur de la mort. Elle n'a envie de rien. Il n'y a rien qu'intrinsèquement elle essaye d'obtenir. Cela fait une énorme différence », convient Jean-François Bonnefon. Il gratte son collier de barbe drue et noire, et sourit avant d'ajouter : « En revanche, on peut l'entraîner. Dans la vie, si je veux savoir si vous avez des émotions, je ne vais pas vous brancher des électrodes, je vais vous demander de me parler. Freud, c'est le verbe. Et ça, les machines, elles peuvent le faire. »

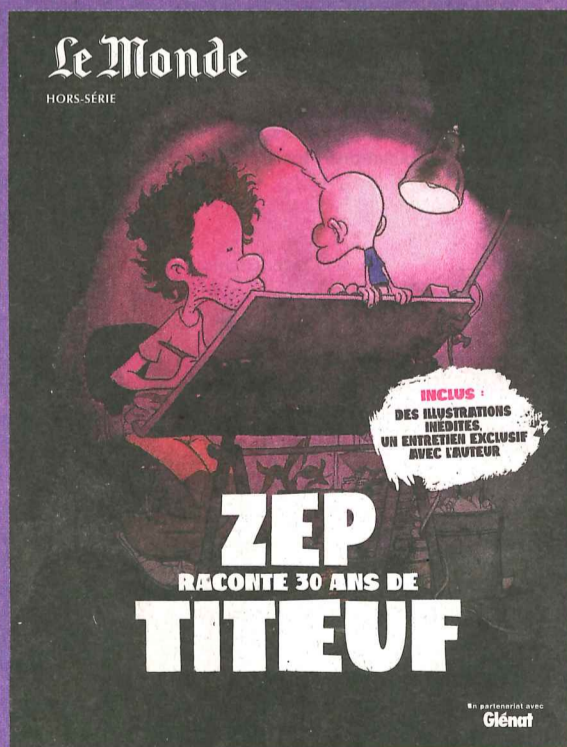
Pour le psychanalyste Michael Stora, auteur de plusieurs livres sur la question numérique, la cause est entendue : « D'un point de vue psychopathologique, l'IA est un autiste asperger. » De là à entendre que nous nous préparons un monde dessiné par des autistes, il n'y a qu'un pas, qu'il franchit, provocateur, en évoquant les comportements – et souvent les confidences – des grands patrons des GAFAs : Elon Musk, Mark Zuckerberg, Bill Gates, Jeff Bezos... sur leur manque d'empathie et leurs symptômes autistiques. « Le recours à la pensée logicomathématique est une manière d'éviter le chaos humain », analyse l'auteur de *Réseaux (a)sociaux* (Larousse, 2021).

Quand on lui fait part du diagnostic, le cinéaste Simon Buisson se marre : « Je suis fasciné par la façon dont on me regarde, ici, comme un geek. En diabolisant la machine, on l'idéalise. En Californie, ils ont bien plus simplifiés. J'ai des copains qui préparent leurs cocktails avec IA. C'est un jeu. » Dans une salle de montage, du côté du Père-Lachaise, à Paris, le réalisateur peaufine *Drone*, son premier long-métrage. En 2022, lui qui, depuis sa sortie de la Fémis, l'Ecole nationale supérieure

UN HORS-SÉRIE **Le Monde**

Le Monde

HORS-SÉRIE

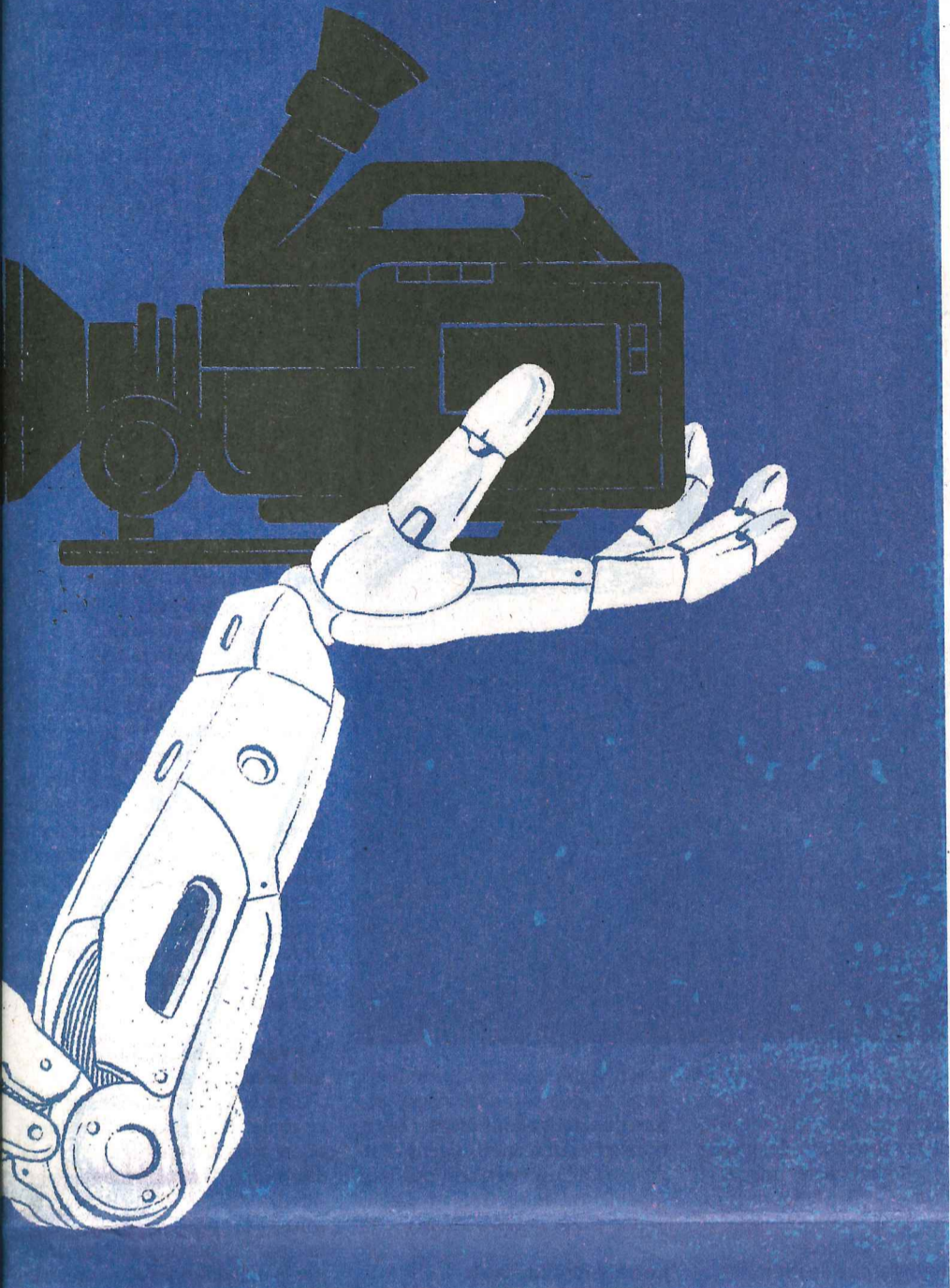


LES AVENTURES DE TITEUF PAR SON CRÉATEUR

Le Monde fête les 30 ans du légendaire personnage à la mèche blonde, Titeuf. L'occasion de découvrir des dessins jamais publiés, ainsi que le récit de l'étonnante aventure de sa création par Zep. Une vision du monde de cet écolier turbulent et blagueur depuis sa hauteur d'enfant.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR LEMONDE.FR/BOUTIQUE

116 PAGES - 10,99 €



ADRIÀ FRUITÓS

des métiers de l'image et du son, ne cesse d'explorer la technologie (« C'est ma névrose ») a obtenu une bourse de la Villa Albertine pour aller en Californie tenter d'écrire un scénario avec une intelligence artificielle.

Arrivé là-bas, il est mis en contact avec l'équipe d'Andrew Mayne, romancier, magicien et responsable du Comms Lab Program, qui s'occupe chez OpenAI de l'utilisation de l'intelligence artificielle par les humains. Le voilà sur GPT3, l'ancêtre de ChatGPT, dont il explique désormais d'expérience que la version antérieure est plus agile que la version actuelle : « Tu appuies sur la touche "generate" et la machine continue tes phrases, prolonge ta pensée. C'est assez extraordinaire pour le syndrome de la page blanche. Un accélérateur d'écriture qui procure ce moment rêvé de la création où votre partenaire d'écriture vous dit : "Et si..." témoigne le cinéaste enthousiaste. Ce qui fait notre humanité, ce sont nos failles. La machine n'a pas ça, pas d'obsession narrative, elle ne revient pas toujours, comme moi, à des sujets sur la technologie, à des personnages qui ont le même moteur. Elle peut être extrêmement disruptive, tuer un personnage en deux secondes, m'offrir, selon mes choix, une suite attendue ou une proposition totalement improbable. »

Au début, à Los Angeles, il trouve que l'algorithme qui pioche dans l'ensemble du corpus des films disponibles sur Internet lui propose des idées de scénario un peu trop « molles ». Il décide de « finetuner » le programme, c'est-à-dire de réduire le spectre de ses modèles. Il choisit 76 scénarios (Kathryn Bigelow, Alfred Hitchcock, David Cronenberg) qui tournent tous autour du voyeurisme et de la mise en abyme. Les scénarios sont ingérés par la machine mais, au moment où il va

enfin pouvoir s'en servir, le pôle juridique d'OpenAI intervient : stop ! droits d'auteur !

Serait-ce là l'unique barrière, défendue pendant cinq mois bec et ongles par les grévistes d'Hollywood, qui arrête encore les Géo Trouvetou de l'algorithme ? Sauf, bien sûr, à piocher dans une franchise comme Marvel aux droits acquis et aux histoires relativement interchangeables.

ACCEPTATION SOCIALE

« Très rapidement, on va remplacer les scénaristes par des IA, observe Jean-François Bonnefon, avec la distance amusée des analystes qui voient le monde changer sous leurs yeux. Mais ce sont encore les plates-formes qui ont la main sur le contenu. Quand est-ce que l'on arrive à l'instant où vous pouvez simplement dire à votre IA personnelle quel genre de film vous aimerez voir, sans passer par une plate-forme ? Et éliminer toute cette profession ? »

La question essentielle – et celle qui le passionne –, c'est l'acceptation sociale. « Dans certains centres d'appel décentralisés à l'étranger, on utilise des filtres pour rendre souriante la voix des opérateurs. Tout le monde y trouve son compte. Là où l'on s'inquiète, c'est quand les filtres sont utilisés pour gommer un accent. C'est pourtant tentant. Le com-

« POUR L'INSTANT, IL N'Y A PAS DE MACHINE QUI PEUT PRODUIRE SEPT MESURES PARFAITES. CE QUI EST VERTIGINEUX, C'EST LA PROGRESSION »

BENOÏT CARRÉ
musicien

sommateur agacé est rassuré, l'opérateur s'évite des remarques racistes... Mais est-ce la société que nous voulons ? s'interroge Jean-François Bonnefon. Utiliser la technologie pour gommer les différences parce qu'elles créent des tensions plutôt que d'apprendre aux gens à être plus tolérants ? D'ici à deux ans, vous aurez ces filtres en application sur votre téléphone. Avant d'appeler quelqu'un, on peut imaginer un menu déroulant : je veux une voix compétente ou chaleureuse, ou... Comment ça va se passer socialement ? Ce sera quoi la norme quand vous recevrez un appel ? Est-ce que je dois dévoiler les filtres que je suis en train d'utiliser ? Est-ce que vous avez le droit de les désactiver ? Le droit de se présenter de la façon que l'on souhaite contre droit d'exiger l'authenticité ? »

Pour réfléchir à ces questions et (tenter d')adopter une stratégie face à la vague, le gouvernement a annoncé, le 19 septembre, la mise en place d'une série de comités d'experts chargés de rendre un rapport au début de 2024. Au ministère de la culture, ce sont la juriste Alexandra Bensamoun, spécialiste en droit de la propriété intellectuelle et du numérique, l'économiste Antonin Bergeaud, professeur à HEC, le journaliste Bruno Patino, président d'Arte, l'entrepreneuse Marion Carré, fondatrice d'Ask Mona, une boîte de consulting en IA pour le monde de la culture, et le musicien Benoît Carré qui doivent s'acquitter de cette délicate mission.

On peut, en effet, comme Benoît Carré, prôner la créativité et l'inventivité humaine, dire avec Proust « la musique est le langage de l'âme » et, dans le même temps, être un passionné d'intelligence artificielle, qu'il compare à « un musicien surdouré dépourvu d'ego et de jugement ». Benoît Carré a commencé sur un

Commodore 64, un séquenceur préhistorique, avant d'accéder à la notoriété dans les années 1990 avec son groupe, Lilicub, puis de composer pour les grands noms de la pop et de la variété française comme Françoise Hardy ou Imani. En 2015, il est invité par François Pachet à rejoindre le Sony Computer Science Laboratory, une équipe de pionniers explorant musique et intelligence artificielle, créant des prototypes, détournant les nouveaux outils de leur usage. L'équipe bascule ensuite sur Spotify et lui-même continue parallèlement une carrière sous le nom de Skygge (« ombre » en danois, soit le titre d'un conte d'Andersen).

La voix douce, le propos méticuleux, le frère de l'actrice Isabelle Carré argumente : « Pour l'instant, il n'y a pas de machine qui peut produire sept mesures parfaites. Ce qui est vertigineux, c'est la progression. Sur les voix notamment. On est dans un emballement, une époque folle, mais on ne sait pas si tout ça ne va pas s'effondrer. Il faut arrêter la pensée magique : à chaque fois, il y a un homme derrière l'IA qui lui dit ce qu'il veut. Cela reste et restera un outil... » Le soleil se refléchit sur ses longs doigts fins. Il hésite : « ...Même si, pour la première fois, j'ai un doute. Ça va tellement vite. »

La philosophe Anna Longo tire désespérément sur sa vaporette. Elle a donné rendez-vous au Mistral gagnant, un café au pied de l'église Saint-Bernard, à la Goutte-d'Or, à Paris : « Le pire, c'est que l'on n'arrive pas à imaginer un futur autre que le développement technologique. Même la science-fiction est bloquée dans les années 1950. C'est comme s'il y avait devant nous un mur que nous ne pouvons pas percer. » Originnaire de Venise, directrice de programme au Collège international de philosophie, la jeune femme donne à l'Institut Mines-Télécom Business School, à Evry-Courcouronnes (Essonne), un cours sur les changements géopolitiques impliqués par l'intelligence artificielle.

RÊVE TRANSHUMANISTE

« Le remplacement n'est possible que parce qu'on a été construit en tant que remplaçable. Si l'on réfléchit comme des machines, on est remplaçable par des machines. Le rationnel l'a emporté sur le sensible », constate-t-elle, citant Gunther Anders, qui, avec *L'Obsolescence de l'homme* (1956, réédition Fario en 2011), acte, après la seconde guerre mondiale et l'arme nucléaire, la déréalisation du monde, la déshumanisation du quotidien. « Parce que l'on n'a pas développé cette faculté sensible, résume la philosophe Anna Longo, nous ne sommes pas capables de souffrir pour la destruction occasionnée. »

Laurent Bibard, professeur de philosophie politique à l'Essec, signe avec Nicolas Sabouret, qui enseigne l'informatique à Centrale Supélec, *L'intelligence artificielle n'est pas une question technologique* (L'Aube, 144 pages, 17 euros). « Nous sommes dans une culture fondamentalement adossée à un fantasme de contrôle total, constate-t-il, pour des raisons historiques qui remontent à la Renaissance, lorsque l'on s'est mis à penser, comme le disait Descartes, que l'on allait "maîtriser et posséder la nature". »

Dans leur livre, les auteurs rappellent qu'en 1951 Albert Camus fit scandale en mettant sur le même plan nazisme, fascisme et communisme. L'écrivain soulignait, dans *L'Homme révolté* (Gallimard), le même rêve dans les trois cas d'une solution à la condition humaine qui soit tout à la fois définitive (ou finale), mondiale, et faisant table rase du passé. N'est-ce pas là les caractéristiques même du rêve transhu-

« IL NOUS FAUDRAIT ADOPTER UNE APPROCHE PSYCHÉDELIQUE, COMME LES HIPPIES AVEC LE LSD »

GRÉGORY CHATONSKY
plasticien

maniste ? A chaque fois l'histoire menait à un terrorisme d'Etat.

« Ce qui est très embêtant, redoute Laurent Bibard, c'est que l'on est en train de perdre de vue ce qui fait notre humanité. Là où, hier, on essayait de fabriquer des ordinateurs à partir de ce que l'on connaissait du système neuronal humain, aujourd'hui, on observe l'humain avec une fascination obsessionnelle à partir du fonctionnement des ordinateurs. On ravale notre humanité aux machines que nous fabriquons, en nous réduisant à la part de nous qui est le cerveau, oubliant qu'il n'y a jamais eu de cerveau humain qui ait fonctionné sans corps. »

LE RÔLE DE L'ART

L'intelligence artificielle, cela fait quinze ans que le plasticien et universitaire Grégory Chatonsky s'appuie sur elle pour construire une œuvre qui l'explore. « En France, on est obsédé par la régulation, s'amuse-t-il. Sur Internet, ça a débouché sur l'obligation d'accepter des cookies. Ça nous emmerde tous et ça ne sert à rien. Réguler le capital est vain, il a toujours un coup d'avance. Quand Bruno Le Maire [le ministre de l'économie] dit qu'il faut mettre un bandeau "made by IA", c'est absurde : il n'y a pas d'œuvre entièrement fabriquée par la machine, pas plus qu'il n'y a d'œuvre fabriquée uniquement par l'homme. L'IA change l'imaginaire de l'être humain, de même que l'humain enseigne à l'IA. On échange nos rôles. Pour moi, la meilleure réponse à cette idée identitaire du remplacement, qui est de la pure idéologie, c'est l'hybridation. »

Hybridation dans laquelle l'art a un rôle fondamental à jouer. Parce que l'art représente ce qui est spécifiquement humain et parce que c'est le lieu de l'expérimentation, plaide celui qui, avant d'être artiste, a étudié la philosophie avec Jean-François Lyotard (1924-1998) : « On développe ces techniques qui modifient et font avancer notre histoire de manière uniquement fonctionnelle, constate-t-il, alors qu'il nous faudrait adopter une approche psychédélique à la manière des hippies des années 1960 avec le LSD. Un film fait avec IA sera autre chose... » Il insiste sur le mot « autre » avant de marteler : « Un alien. On aliène l'intelligence artificielle en expérimentant et l'on est aliéné par elle. Il faut accepter d'être aliéné. » Un manifeste pour une révolution culturelle ?

Ironiquement, ce sont peut-être les machines qui nous sauveront des machines. « 64 % : c'est le taux de pertinence des réponses sur ChatGPT. On peut trouver ça très intelligent. Moi, je trouve ça complètement con, remarque Luc Julia, l'ingénieur cocréateur de Siri, longtemps à la tête de l'innovation chez Samsung, aujourd'hui chez Renault. C'est pourquoi Google marque au fer rouge les données produites par IA : pour ne pas les utiliser. Sinon cela devient ce que j'appelle du caca. » La machine n'a pas confiance en la machine. « On ne devrait pas non plus », raille celui qui, il y a quatre ans déjà, avait publié *L'intelligence artificielle n'existe pas* (Ed. First, 2019) pour tenter de débarrasser la science de la science-fiction.

Le vrai problème de l'IA générative, explique l'ingénieur, c'est qu'elle balaie si large (2700 milliards de données pour ChatGPT) qu'elle est monstrueusement gourmande en énergie. « Si l'on faisait autant de requêtes sur ChatGPT que l'on en fait sur Google, il n'y aurait pas assez d'énergie dans le monde entier pour y répondre. » Entre la raréfaction des minerais nécessaires aux supercalculateurs et la crise énergétique, le monstre annoncé serait-il déjà mort-né ? ■

LAURENT CARPENTIER

Petit Saint-Martin

Ecriture et interprétation

Zabou Breitman

D'après

Dorothy Parker

Dorothy

« Un spectacle ambitieux »
Télérama TT

« Poétique, drôlatique et dramatique »
Le Monde

« Drôle et bluffant »
Paris Match

« Une actrice hors pair »
Le Figaro

portestmartin.com

la terrasse la Terrasse

TSF122